

—J'apprécie, monsieur, comme je le dois une pareille faveur, et croyez que ma reconnaissance...

—Malheureusement, reprit le maître de forges, vous arrivez dans un mauvais moment pour visiter l'usine; la journée vient de finir, les ouvriers quittent déjà les ateliers. Vous ne pourriez voir en jeu nos principales machines, et il est indispensable de remettre cette visite à demain. Demain, si vous le voulez bien, je vous servirai moi-même de cicerone, je vous montrerai la maison dans le plus grand détail, à une condition cependant. Vous comprenez, monsieur, qu'avant de vous livrer le secret des perfectionnements que vingt ans d'expérience m'ont fait introduire dans mon genre d'industrie, j'ai le droit de savoir, sinon qui vous êtes, du moins qui vous n'êtes pas. Je vous prie donc de me donner votre parole d'honneur que vous n'êtes pas envoyé ici par quelqu'un de mes concurrents...

Léon se leva et répondit avec un sourire plein de tristesse :

—Je vous donnerais volontiers cette parole, monsieur, s'il m'était possible d'accepter votre invitation pour demain : mais des devoirs sacrés me forcent de partir cette nuit même.

Les deux dames, qui, depuis l'arrivée de M. Van Baert, avaient repris leur place et leur ouvrage près de la fenêtre, laissèrent échapper simultanément un mouvement de surprise.

—Quoi ! monsieur, demanda le maître de la maison, vous allez quitter cette commune sans avoir vu les forges de Bous-sac ? Je supposais que le désir de les visiter était la seule cause de votre séjour ici.

—Oui, sans doute ; mais, comme je vous l'ai dit, monsieur, des devoirs impérieux... Enfin, mon but en venant dans ce pays est désormais atteint, et je dois m'en éloigner au plus tôt, je le sens, si je ne veux me préparer des regrets cruels dans l'avenir.

M. Van Baert chercha le sens de ces paroles ; ne pouvant y parvenir, il répondit d'un ton un peu sec en se levant aussi :

—Cela suffit, monsieur, je ne vous demande pas vos secrets. Mais voici la journée finie et j'ai des ordres à donner ; agrégez mes regrets de n'avoir pu vous être agréable, comme je l'aurais désiré.

—Et vous, monsieur, répliqua Léon, recevez mes remerciements sincères pour cette bienveillance que je n'ai pas méritée. Recevez-les aussi, mesdames, continua-t-il en se retournant vers la mère et la fille qui l'écoutaient en silence, pour votre intérêt envers un inconnu, un étranger à qui toute marque de sympathie venant de vous est bien précieuse...et...et... adieu.

Il faisait ses efforts pour retenir ses larmes, et s'avança vers la porte d'un pas mal assuré, après avoir salué respectueusement M. Van Baert.

Celui-ci ne sachant que penser de ces étranges paroles et surtout de cette inexplicable émotion, restait cloué à la même place et regardait Léon s'éloigner. Mais en ce moment, plusieurs commis et ouvriers entrèrent dans le bureau, et il se contenta de dire à sa fille Anna, qui partageait son étonnement :

—Ce garçon-là, vois-tu, a un grain de folie... Il ne peut en être autrement. Il a sur la tête un coup de marteau, tel que pourrait en donner le plus robuste de mes forgerons.

Anna devint pensive, et le père s'avança vers ses ouvriers sans songer davantage au mystérieux visiteur.

Pendant ce temps, madame Van Baert reconduisait Léon jusqu'à la porte. Elle demanda bien bas, quand elle ne put être entendue que de lui :

Monsieur, avant de nous quitter, ne me direz-vous pas qui vous êtes ? Ne m'expliquerez-vous pas quelques mots échappés à votre trouble et dont seule ici je connais la terrible portée ?...

—Ne me le demandez pas, madame, répondit Léon avec

fermeté ; j'ai déjà, par mon égoïsme, assez troublé votre repos... Laissez-moi partir et espérer que vous ne me reverrez jamais.

Il fit de la main un signe d'adieu et, traversant rapidement la cour, gagna la campagne sans se détourner, comme s'il craignait que la force et le courage ne vinsent à lui manquer tout à coup.

Le soleil était couché et le crépuscule commençait à s'assombrir. Déjà quelques étoiles se montraient au ciel, et Léon devait se hâter s'il voulait arriver avant la nuit à l'auberge des Forgerons.

Cependant, après avoir fait tout d'une haleine une partie du chemin, il ralentit sa marche et bientôt se laissa tomber au pied d'un des arbres qui bordaient la route, épuisé par les luites violentes qu'il avait eu à soutenir avec lui-même.

Là, il resta longtemps silencieux, plongé dans une morne douleur. Par intervalles il s'agitait comme pour repousser une pensée désespérante, et repassait dans sa mémoire les événements d'une vie qui avait dû être féconde en souffrances et en regrets.

Plusieurs fois il se pencha pour apercevoir encore, à travers l'obscurité croissante l'habitation qu'il venait de quitter, pour écouter quelque son vague parti de cette usine si bruyante d'ordinaire : mais il ne vit rien, n'entendit rien de ce côté, et laissa échapper un profond soupir.

Enfin l'énergie naturelle à son caractère sembla reprendre le dessus ; il murmura en pressant son front de la main, pour calmer les pensées qui s'agitaient dans son cerveau :

—Oui, il le faut ! je leur dois ce sacrifice... De quel droit viendrais-je compromettre le repos d'une pauvre femme qui a expié sans doute par bien des larmes la faute de sa jeunesse ? De quel droit l'obligerais-je à rougir devant sa fille, cette belle et gracieuse enfant, habituée à la respect et à l'aimer, devant l'honnête homme qui lui a donné son nom et qui, peut-être, n'a jamais soupçonné ce funeste secret ? J'ai voulu les voir l'une et l'autre, entendre le son de leurs voix, au risque de me trahir ; je dois être satisfait ! Ma mémoire aura une image fidèle à me reproduire lorsque je songerai à elles ; cela doit me suffire ! Allons ! qu'elles soient heureuses ; moi, j'irai mourir loin d'elles, inconnu, et ma mort ne leur laissera pas même un regret.

En achevant ces mots, il se leva, jeta encore un regard dans la direction de la forge et se remit en route avec rapidité.

VII

La lune ne se montrait pas encore à l'horizon et la nuit était très-sombre. Cependant, à mesure que le voyageur avançait dans la direction de l'auberge des Forgerons, un reflet rougeâtre colorait, comme une sorte d'aurore boréale, la cime des arbres de l'avenue.

Léon, tout entier à ses réflexions, profitait, pour se conduire, de cette lueur sinistre, sans en rechercher la cause, quand tout à coup des cris lointains, mais qui lui arrivaient distincts à travers une atmosphère tranquille le firent tressaillir.

Il s'arrêta, et rendu au sentiment de la réalité présente, il jeta autour de lui un regard attentif.

Les cris qu'il avait entendus se renouvelaient de moment en moment, dans la même direction, et le reflet lumineux augmentait rapidement d'intensité.

Léon se remit en marche, impatient de savoir ce qui se passait et bientôt, au détour du chemin, il poussa une exclamation d'effroi en apercevant tout à coup la cause de cette clarté extraordinaire qui se répandait sur la campagne : l'auberge des Forgerons était en proie à un incendie qu'il ne semblait déjà plus possible d'arrêter.

Léon crut d'abord que cette masse de feu provenait de la Buegne, la montagne brûlante dont il avait admiré plus d'une fois le solennel et terrible aspect pendant la nuit ; mais une seconde de réflexion suffit pour lui faire repousser cette idée. La Buegne ne jette que fort rarement des flammes, et jamais